

Histoire

FÂCHEUX TROUS

DE MÉMOIRE

Les élèves auraient gravement perdu le fil de l'histoire. Décrit pour les « trous noirs » qu'il inflige à la ligne du temps, le passé tel qu'il est enseigné à l'école cherche avant tout une parade intelligente à la « trumpisation des esprits ».

PAR PIERRE HAVAUX

La fronde a démarré au quart de tour. Vingt-quatre heures ont suffi pour que cent signatures s'apposent au bas d'un appel protestataire, publié sur levif.be, le 9 mars dernier. Pour qu'autant de professeurs d'université actifs ou retraités, d'enseignants du secondaire ou de didacticiens se mobilisent au cri de « Sauver l'histoire ». La sauver d'une mortelle dilution. L'école francophone se cherche, n'en finit plus de se réinventer. Elle se fait bien du souci pour les jeunes qui passent entre ses mains. Elle les trouve terriblement manipulables, vulnérables et désarmés dans un environnement potentiellement hostile. La nouvelle menace est sur toutes les lèvres : *fake news* ou diffusion délibérée de fausses informations. Qui croire encore ? Comment démêler le vrai du bluff ou de l'enfumage ?

Face au péril, des parades s'échafaudent, sur fond de cogitations autour du Pacte d'excellence. Déjà, un nouveau cours de philosophie et de citoyenneté sera censé faire office de barrière protectrice. Bon début mais jugé insuffisant. Les sciences humaines sont appelées en renfort. Historiens, géographes, sociologues, économistes sont sur le pont. Certains imaginent de mêler leur discipline dans un seul et vaste cours d'éveil à une conscience historique et civique. Pompeusement baptisé, dans sa version radicale, cours de « sciences de l'homme et de la société ». Tout un programme. Sauf que la piste fait frémir le monde des géographes comme des historiens. D'où cette

bouteille à la mer, lancée dans l'espoir de faire quelques remous. « Sauver l'histoire » à l'école... Lui éviter le coup de grâce, vont jusqu'à prétendre certains. On en serait donc là ?

La rumeur court, tenace : les jeunes ne connaissent plus le passé, faute de l'apprendre encore correctement. Des indices remontent régulièrement du terrain. Hitler ? Vaguement entendu parler. Napoléon ? Plus trop connu au bataillon. C'est Mao sur la photo ? Première info. Charles Quint ? « Holà, avec quoi tu viens ! » La nouvelle avait fait l'effet d'une bombe en Flandre, à la veille d'un centenaire de la Grande Guerre à commémorer : sondés sur le premier conflit mondial, plus d'un rhéto au plat pays situait la guerre des tranchées quelque part sur les bords du... Nil. A leur décharge, cette boucherie n'était pour eux qu'une très, très vieille histoire : ne remontait-elle pas, selon certains calculs, à... 1418 ? Demander aux ados de jeter un coup d'œil dans le rétro serait donc l'embarquée assurée.

Napoléon : avant ou après Hitler ?

Un palier plus haut, sur les campus universitaires, les auditoires trahiraient aussi d'affreux trous de mémoire. Ici, on raconte que tel futur juriste en bac 1 droit s'est montré incapable de jongler, ne fût-ce que maladroitement, avec les institutions du pays. Là, on rapporte que tel étudiant en master d'histoire (!) s'est révélé bien en peine d'expliquer ce qui peut bien distinguer un député d'un ministre.

Arrêt éclair par l'Ecole royale militaire, où le professeur Jean-Michel Sterkendries initie les futurs officiers de l'armée belge à la matière historique. « Le niveau de connaissances en histoire est très, très bas, pour ne pas dire lacunaire. Les élèves sont parfois incapables de dire si Hitler a suivi ou précédé Napoléon. » Gênant pour de futurs diplômés en art militaire. Heureusement, certains candidats officiers sauvent l'honneur : ceux-là sont souvent... béninois et luxembourgeois, y compris quand il s'agit de se frotter à l'histoire de la Belgique.

Le bagage historique serait donc d'une légèreté affolante. Un coupable, vite ! Suspect numéro un : le tournant amorcé voici vingt ans, qui a consacré le triomphe des compétences sur les connaissances. Par volonté officielle, gravée dans le marbre des socles de compétences, d'en finir avec la transmission de savoirs « apparemment maîtrisés mais en réalité →

→ oubliés au bout de quelques mois », et condamnés, de ce fait, à ne plus être que des « savoirs morts ».

« La façon d'apprendre devient aussi importante que ce que l'on apprend », décrète le programme du cours d'histoire en secondaire de la Communauté française. Au diable le stockage de données, à bas le « par cœur ». Aux oubliettes les listes de pseudo-dates clés à retenir, les dynasties de têtes couronnées à ingérer, les galeries de personnages illustres à restituer religieusement comme on récitait un chapelet. Ce n'est pas ce genre de mixture qui pourra « aider le jeune à se situer dans la société et à la comprendre afin d'y devenir un acteur à part entière ».

Tant pis si les chères têtes blondes seront moins pleines. Au moins seront-elles mieux faites. Capables de douter de tout et de se poser les bonnes questions, mieux outillées pour affronter des colles. Morceaux choisis : « Les invasions barbares, cause et/ou conséquence de la dislocation de l'Empire romain ? » « Une monarchie peut-elle être une démocratie ? » « Staline et Hitler, c'est chou vert et vert chou ? »

2000 ans d'histoire au pas de course

La boîte à outils a détrôné l'encyclopédie. Pleins feux sur l'exploitation de documents ou de tout autre support qui peut forcer l'élève à faire travailler ses méninges. L'histoire thématique a pris le dessus : après tout, l'homme de jadis ne faisait pas que guerroyer, conquérir ou chercher à se couvrir de gloire. Il se nourrit, s'abrite, s'instruit à travers les âges. Au passage, le sans-grade d'autrefois a enfin obtenu justice : il est devenu aussi digne d'intérêt que le puissant de jadis. Rien de tel qu'une analyse de lettres de poilus écrites dans la boue des tranchées, ou que le récit d'un rescapé de camp de la mort, pour prendre la mesure de ce que fut la boucherie de 14-18 ou l'horreur de l'univers concentrationnaire nazi.

Il y a donc eu révolution de velours en

classe d'histoire. Le professeur qui pérorait sur son estrade a été prié de mettre une sourdine et de jouer dorénavant à l'accompagnateur et au décodeur de l'info. « Il est devenu un médiateur entre l'apprenant et la matière », témoigne Pascal Deloge, enseignant dans le secondaire supérieur au collège Saint-Julien, à Ath. Sa feuille de route est toute tracée : « Connaître n'est plus un objectif. Le savoir n'est plus qu'une opportunité d'apprendre une compétence. »

La voie ainsi privilégiée n'est pas la solution de facilité. Du lourd figure au programme d'histoire. Et pas forcément du très sexy. Ainsi tous ces concepts en « -isme », à faire maîtriser par des ados : impérialisme, capitalisme, collectivisme, libéralisme, catholicisme, socialisme, communisme, nationalisme, fédéralisme, humanisme. Le tout, alors que le temps est horriblement compté. Ce n'est qu'à partir de la troisième année du secondaire que l'histoire à l'école passe le grand braquet, lorsque le réseau libre délaisse son cours d'étude du milieu pour rejoindre son concurrent de l'officiel dans la remontée classique des siècles. Grosso modo, deux millénaires d'histoire sont à parcourir au trot, voire au galop, en quatre ans.

Ce jour-là, Elodie Vaeremans, assistante en didactique de l'histoire, se charge d'imprimer dans la tête de futurs enseignants les cadences infernales qu'ils auront à soutenir. La consigne délivrée à cet auditoire de l'UCL est impérative : tenir constamment à l'œil son planning. Sinon... « Vous êtes encore à voir les paysans au Moyen Age à Pâques, et il vous reste deux mois pour parcourir la Réforme, la Contre-Réforme, la Renaissance, les grandes découvertes, le parlementarisme anglais, Louis XIV. Ne riez pas, cela arrive. »

Scotchés sur leur PC portable, les étudiants s'escriment à agencer concepts, séquences et contenus. Mouvements migratoires, industrialisation, choc des impérialismes, univers concentrationnaire et génocide, collaboration ou résistance : le puzzle prend forme, une leçon d'histoire se dessine. Et la barque se charge. Dans une école idéale, au stade de la rhéto, pas moins de douze compétences sont à faire assimiler aux élèves en 60 heures de cours. La pédagogue rassure son auditoire de futurs agrégés, sous le choc : « Rares sont les ensei-

gnants qui parviennent à relever le défi. » Confirmation que les temps ont bien changé : « Le cours d'histoire s'est sensi-

Elodie Vaeremans (UCL) : « Un cours d'histoire n'est plus une séance de Questions pour un champion. »

blement complexifié, il ne se résume plus à une séance de *Questions pour un champion*. Les élèves ne doivent plus être considérés comme des moutons ni être tenus par la main. »

L'esprit critique au pouvoir. Et en variant les plaisirs, de préférence. Car cette histoire qui se raconte moins mais se pratique plus, ferait aussi moins rêver en classe. « Des élèves qui n'arrêtent pas de chercher en ont ras-le-bol au bout de six mois », confie un enseignant.

Les ratés de la machine à remonter le temps

Les sceptiques demandent à voir. Et campent sur leurs constats de carence : des générations ont perdu le fil de l'histoire, preuve selon eux que la machine scolaire à remonter le temps souffre de gros ratés. Luc Blanchart, maître assistant en histoire à la haute école Charleroi Europe, est l'un de ces lanceurs d'alerte de longue date. « Je suis chaque année effaré par la pauvreté de la culture historique de nos étudiants », s'alarmait-il en 2008. Dix ans plus tard, les futurs instituteurs et régents en histoire qu'il voit toujours défiler ne l'incitent pas à réviser son jugement. « Beaucoup de nos étudiants arrivent à l'école normale avec des lacunes, parfois abyssales. Même retracer sur une ligne du temps les grandes périodes de l'histoire, ce qui est censé avoir été appris en primaire, peut être une épreuve pour eux. 80 % de ces futurs enseignants arrivent encore à confondre Antiquité et Moyen Age en plaçant celui-ci avant

celle-là. Ils font une soupe absolue. Comment des enseignants qui ne connaissent pas l'histoire pourraient-ils l'enseigner de manière attrayante et efficace ? »

La question en relance une autre : ferait-on fausse route ?

« On fait de la technique de l'histoire », embraie Luc Blanchart. « On procède à de l'analyse de textes de manière presque gratuite, sans offrir à l'étudiant de trames ni de perspectives. A force de chercher à apprendre à apprendre, les élèves n'apprennent plus. »

Si ce n'est à exécuter un drill.

Entre-temps, leur mémoire

flanque, trop peu alimentée par une approche très mécanique de l'histoire. « Ne plus retenir que des clés pour ouvrir des serrures, c'est un peu court », confirme cet enseignant.

Impensable de faire machine arrière. Mais un retour raisonnable de balancier est vivement recommandé par certains.

« Il est très heureux d'avoir développé les savoir-faire afin d'initier à la critique historique, surtout dans un monde surinformé. Mais en matière d'espace et de temps, les trous

sont devenus immenses à force de consacrer trop de temps au savoir-faire »,

abonde Vincent Dujardin, titulaire de la chaire d'histoire contemporaine à l'UCL.

« Rendons plus de liberté aux professeurs d'histoire du secondaire sur le plan de la méthode, laissons-les faire leur boulot sur la base de leur talent propre. »

Imposer aux élèves de potasser un pan de l'histoire n'est nullement prohibé.

Mais même les enseignants les plus capés avouent manquer de temps pour creuser

la matière. Pascal Deloge fait ses comptes : « Sur 60 heures de cours prévues en théorie, je parviens à en consacrer 20 à 25 à

enseigner du savoir, du contenu. Il y a des sujets dont on ne parle plus en histoire, identifier les grandes ruptures du passé n'est plus au programme. Les élèves les moins culturellement favorisés sont largués. »

L'histoire, terrain de jeux

Noir, le tableau. A l'excès, jugent certains, pour qui les priorités, les urgences et les périls se déplacent. L'histoire est aussi prise pour terrain de jeux. Le jeune s'y frotte souvent au bout de la manette frénétiquement agitée d'un jeu vidéo historico-guerrier. D'un réalisme souvent bluffant, mais d'un goût parfois douteux ou idéologiquement vicieux. Un jeu stratégique sur PC mettant en scène le front de l'Est durant la Seconde Guerre mondiale a été accusé de se focaliser sur les crimes de guerre de l'Armée rouge et les exactions des Soviétiques en Allemagne. Un autre a été taxé de sympathie un peu trop suspecte pour la cause du III^e Reich. En 2014, *Assassin's Creed Unity*, qui prend la tourmente de la Révolution française pour toile de fond et le Paris de 1789 pour décor, déclenche l'ire du radical de gauche Jean-Luc Mélenchon, lequel fustige un morceau de « propagande contre le peuple présenté comme des barbares et des sauvages sanguinaires, et Robespierre comme un monstre. »

Luc Blanchart
« *On fait de la technique de l'histoire.* »

« Le savoir vertical, c'est fini », enchaîne Pierre Van den Dungen, responsable des cours de didactique en histoire à l'ULB, « la simple transmission ne suffit plus à déjouer les informations mensongères que des sites complotistes véhiculent dans la tête des enfants 2.0. Le professeur d'histoire doit former les élèves à déconstruire. » Et rejoindre ainsi les rangs de la lutte contre « la trumpisation des esprits ». Ils sont loin, nos ancêtres les Gaulois. Si loin... ♦

L'HISTOIRE BELGE, TOUT SAUF UNE FABRIQUE À CHAUVINS

La Belgique s'évapore, l'enseignement de son riche et lointain passé a pris les devants. Consolation : il serait bien en peine d'alimenter l'inquiétant retour en grâce d'un « récit ou roman national ».

PAR PIERRE HAVAUX

Vercingétorix, Jeanne d'Arc, Louis XIV, Napoléon à la rescousse ! Le temps d'une élection présidentielle française, la droite a sorti les vieilles gloires du tombeau. François Fillon et Nicolas Sarkozy, qui battent alors la campagne, convoquent l'histoire et son enseignement. S'ils sont élus, les deux candidats se piquent de remettre l'une et l'autre au service de l'identité nationale. La patrie est en danger ? Le « récit national », restauré en classe, sera son bouclier. « Une histoire faite d'hommes et de femmes, de héros, de symboles, de lieux, de monuments, d'événements qui trouvent un sens et une signification dans l'édification progressive de notre nation », précise Fillon. « Quelle que soit la nationalité de vos parents, jeunes Français, au moment où vous devenez français, vos ancêtres, ce sont les Gaulois et c'est Vercingétorix », renchérit Sarkozy. Le FN de Marine Le Pen ne sort pas d'autres violons.

Remettre en selle le chef arverne moustachu, la Pucelle d'Orléans, le Roi-Soleil ou l'Aigle impérial n'est jamais bon signe. Et que des pros de la politique se mêlent de lecture du passé n'a rien de très rassurant. Pierre Van den Dungen, professeur en didactique de l'histoire à l'ULB, hume le vent mauvais qui se lève : « La tendance générale est à une remise en cause de "l'histoire-problème", celle qui questionne le passé. Et à un retour, à l'échelle européenne, au récit ou au roman national,

synonyme de fermeture. »

Zen dans nos contrées. Chérir à l'école une Belgique toujours grande et belle dans son invincible unité n'est plus de mise. Ses héros sont fatigués. Sans remonter jusqu'à Ambiorix l'Eburon, il y a belle lurette que « les portraits des héros de guerre comme Léon Trésignies, le caporal qui, en 1914, sacrifia sa vie au Pont-Brûlé à Grimbergen, ou de Gabrielle Petit, résistante bruxelloise fusillée en 1916, n'ornent plus chaque local de classe », rappellent Kaat Wils et Karel Van Nieuwenhuyse, spécialistes en didactique de l'histoire à la KUL. L'issue douloureuse de la Seconde Guerre mondiale a puissamment aidé à tourner la page d'un enseignement aux accents chauvins : « Vu la collaboration à grande échelle avec l'occupant allemand durant la guerre, un large consensus se dessine très vite pour conclure à l'échec de l'enseignement à inculquer patriotisme et sens civique. »

Depuis, l'histoire de Belgique ne cesse de briller, non pas par son absence en classe, mais par sa discrétion. L'intérêt que lui porte encore le secondaire en Communauté française (ex-Etat) tient en une formule assez lapidaire : « La Belgique dans l'Europe et le monde : supranationalité, fédéralisme et identités régionales. » Le tout ne s'aborde qu'au xx^e siècle, avec modération.

La « guerre des mémoires » wallonnes et flamandes n'a pas eu lieu

« On a observé, les dernières décennies, une heureuse et nécessaire ouverture à l'international ou à l'intégration européenne, mais l'histoire de Belgique est souvent devenue la grande oubliée », confirme à regret l'historien Vincent Dujardin. « Pourtant, comprendre d'où l'on vient et où l'on vit ne me semble pas relever du luxe. » Le jeune n'a plus que vaguement conscience du riche et lourd passé qu'il traîne derrière lui. Le Gantois Charles Quint et son empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais au xvi^e siècle n'est pas seul à avoir disparu des radars scolaires. « Nombre d'étudiants ignorent

quand la Belgique est devenue indépendante, comment s'appelait son premier roi ou qu'elle a eu une colonie », observe Luc Blanchart, enseignant à la haute école Charleroi-Europe.

Plaies et bosses communautaires ont achevé d'avoir raison d'une lecture nationale d'un passé de moins en moins commun. « A partir des années 1960, l'enseignement d'une « histoire belge » n'existe plus », relève une historienne néerlandaise, Tessa Lobbes, dans une étude à paraître sur ce sujet pour le compte de la KUL.

« La mémoire collective patriotique supportée par l'Etat-nation depuis sa fondation en 1830 a cédé graduellement le terrain à des contre-mémoires wallonnes et nationalistes flamandes contradictoires. » L'une et l'autre ont eu le bon goût de ne pas importer d'esprit revanchard en classe : « Cette "guerre de mémoires" n'a pas fondamentalement affecté l'enseignement de l'histoire. » Ambiorix ne sera jamais Vercingétorix. ♦

MARIE DE BOURGOGNE, AUSSI STAR QUE SANSA STARK

Des étudiants en droit à Mons ont trouvé aussi bien que les décors et les héros de *Game of Thrones* : d'authentiques traces de leur passé en Hainaut.

PAR PIERRE HAVAUX

Sansa Stark, fille de châtelains, n'a fait qu'une bouchée de Marie de Bourgogne, fille unique de Charles le Téméraire, qui accorda aux Hennuyers le Grand Privilege en 1477. Robert Baratheon, vilain usurpateur, a mis KO debout Childéric I^{er}, roi mérovingien qui fit de Tournai sa capitale au v^e siècle. Les héros de *Game of Thrones* n'ont laissé aucune chance à deux authentiques gloires de notre passé.

Pour champ clos de leurs affrontements : un auditoire de la faculté universitaire de Mons. En guise de ring, un grand écran. Et pour désigner vainqueurs et vaincus de ces drôles de joutes : l'applaudimètre confié à des étudiants en droit. Y'a pas eu photo : autant les bobines des stars de Hollywood projetées sur la toile blanche leur ont été d'emblée familières, autant les portraits-robots des personnages de jadis les ont laissés sans voix.

Un château en Hainaut digne d'un décor médiéval hollywoodien

Grosse claque pour feu Childéric I^{er} et feu Marie de Bourgogne, proprement envoyés dans les cordes. Le cruel test de notoriété n'avait d'autre ambition que de mettre les pieds dans le plat : « Pourquoi diable se passionner pour *Game of Thrones* et pas pour notre propre histoire ? Pourquoi connaissons-nous mieux des acteurs hollywoodiens que les acteurs de notre passé ? » A l'origine de cette mise à

l'épreuve, Anne-Emmanuelle Bourgaux, professeure à l'école de droit de l'université de Mons, a lancé ses étudiants en première année de bachelier en droit sur les routes du Hainaut. A la rencontre de vestiges ou de sources écrites dignes de décors ou de scripts imaginés dans des studios d'outre-Atlantique.

Dans le hall de la faculté universitaire, le temps d'une expo, panneaux photos et montages vidéo ont témoigné du fruit de ces découvertes. Pas de doute : les ruines de l'abbaye d'Aulne, le château-fort d'Ecaussinnes, la cathédrale Notre-Dame de Tournai, le beffroi de Mons ou le compte-rendu d'un authentique procès en sorcellerie du xvii^e siècle, soutiennent la comparaison avec les lieux de tournage ou une scène de supplice de la série télévisée médiéval-fantastique. Sauf qu'ici, en terre hennuyère, tout fut vrai.

Qu'ils ou elles se prénomment Coralie, Pauline, Cyril, Valentin ou Laure, tous confessent n'avoir jamais prêté attention aux traces du passé qu'ils croisent parfois tous les jours. Tous admettent n'être sortis de l'école secondaire qu'avec de vagues notions d'histoire de Belgique. Tous avouent tirer de cette expérience sympa la sensation qu'un témoignage du temps jadis peut faire autant vibrer que l'épisode bien ficelé d'une fiction made in USA. Childéric I^{er} et Marie de Bourgogne reviennent de loin. ♦